



présente

Tapis volant

Une nouvelle inédite

de

Danièle Rousselier

© Danièle Rousselier 2018

Là-bas..., j'y suis depuis mon plus jeune âge, ayant très tôt appris à piloter un véhicule onirique, le tapis volant.

Là-bas..., j'y suis restée.

Assise en tailleur sur le quadrilatère de tissu (noué, brodé ou tissé, en soie, laine, chanvre ou sisal, qu'importe), abandonnant le réel, transfuge, je lévite, abolis les frontières de l'espace et du temps, nomade à l'infini.

Les tapis orientaux aux fils de soie dessinant roses, feuillages et arabesques sont les plus confortables, mais une simple étole, une gaze légère constitue une monture plus discrète, pouvant se confondre avec les nuées, se faire brume ; plus commode aussi, elle m'attend toujours prête, pliée sur une étagère ou roulée dans une valise. Je déploie l'étoffe, m'y allonge et m'envole oublieuse de la pesanteur, bravant le vertige. Devenue buée je contemple les paysages, minuscules villages, pics rocheux, bleu sans fin de l'océan, ivresse des dunes se déplaçant sous le vent du désert, je me joue des intempéries, du froid, de la neige, effrayée néanmoins par la foudre et les tornades depuis que je fus un jour avalée dans la spirale d'un typhon et crus disparaître.

Je revisite l'enfance et sais parfois me contenter d'un simple nuage en guise de tapis volant, de préférence rond et moelleux comme celui que j'imaginai dans un conte écrit jadis, « Blanche ou le petit nuage », l'histoire d'un nuage-petite fille qui emporte sur son dos un jeune berger et voyage ainsi avec lui à travers la blancheur neigeuse de l'Himalaya, la verdure étouffante de l'Amazonie ou l'or brûlant des sables du Sahara. A chaque étape, le petit nuage se transforme en ballerine, douce compagne du jeune Noé. Au terme de leur périple à travers les couleurs du monde, les deux enfants doivent se séparer, mais Blanche, avant d'abandonner Noé à sa solitude de gardien de troupeaux et de retourner à son état de gouttelettes en suspension, jure à son ami de descendre le rejoindre chaque fois qu'un arc-en-ciel naîtrait sur la prairie, en glissant comme sur un toboggan le long de la courbe irisée.

C'est aussi un nuage-tapis volant que j'imaginai transporter George Sand de sa maison de Paris à celle de son enfance radieuse à Nohant.

George voltige ainsi, la nuit. À la tombée du jour elle ouvre ses bras, les déploie, ailes de papillon.

Elle voyage dans le temps et choisit le plus moelleux des nuages, le plus dense, de préférence teinté de rose. Ou celui aux contours d'éléphant. Elle s'allonge entre les gouttes nacrées et quitte la ville pour le Berry, reprendre haleine dans le jardin sans lequel elle suffoque et se dessèche. Elle rejoint le sentiment de son enfance, son parfum. Sa forêt vierge.

Là où Corambé l'attend.

Là où elle peut humer les roses bleues, les églantines, respirer. Elle y renouvelle cette capacité d'émerveillement qu'elle n'a jamais perdue, même si deux siècles, déjà, se sont écoulés. Elle mord la chair rouge des cerises, se pique aux aubépines pour cueillir les mures, écoute à l'aube le ballet des oiseaux, rouges-gorges et chardonnerets, mésanges ou alouettes. Elle grimpe souvent de branche en branche jusqu'à la cime des deux cèdres géants qu'elle a vu grandir. Ils auront bientôt deux cents ans. Sa nature aérienne, liée à son âme de casse-cou, lui permet de se balancer et de sauter d'une cime à l'autre, tel un écureuil.

Avant de repartir, elle s'allonge un moment près de Corambé, sous la voûte de branchages qu'elle construisit jadis pour protéger son idole du monde des adultes. Mousses et nids d'oiseaux forment une couche douillette, plumes, graminées et pétales odorants s'enroulent en guirlandes entre les feuillages.

Certaines nuits, trop fatiguée, Aurore devenue George préfère rester rue Chaptal, dans sa maison transformée en musée au XX^e siècle, à se promener de salle en salle, passant à travers les murs, se glissant sous les vitrines. Elle essaye les bijoux, fins bracelets et délicats colliers, passe à son annulaire la bague au rubis, sa favorite, et pique d'une broche son corsage de mousseline. Si elle s'ennuie, elle entame des conversations sans fin avec les personnages dont les portraits couvrent les murs. Pour les distraire, elle leur lit toute la nuit des lettres ou des romans. Elle les sait par cœur. Elle s'amuse à déplacer les objets, poser une rose en dentelle sur les cheveux d'un buste de femme. Souvent elle dessine sur les stores et les rideaux. Le matin le gardien s'affole et s'efforce de tout remettre en place.

Elle sait faire parler les esprits, invitant à se joindre à elle, selon ses désirs nocturnes, le Maréchal de Saxe, Maurice père ou fils, Tourgueniev, Balzac, Liszt, Bakounine ou Dickens. La liste de ses invités est longue. Delacroix lui rend souvent visite et la remercie chaque fois de lui avoir donné le goût des fleurs, qu'il ne cessera plus de peindre. Passé minuit, elle aime jouer avec les couleurs. Elle écrase des pigments sur une feuille pour donner naissance à des formes aléatoires, monstres et paysages fantomatiques. Cela l'apaise.

Si l'orage ne menace pas et si le vent n'est pas glacial - l'hiver elle se calfeutre dans les salons aux tentures confortables - elle file d'un coup d'aile vers les collines du Berry, s'asseoir aux pieds de Corambé dans sa grotte de verdure.

À vrai dire, ses ailes fragiles rendent ce voyage périlleux et le ciel parisien n'offre pas toujours le nuage idéal, à la lenteur suffisante, cocon de buée, escargot de neige ou cheval d'écume. Aussi, abreuvée de contes orientaux, adopte-t-elle alors le plus enchanté des moyens de transport, le vrai tapis volant. Ces nuits-là elle emprunte le tapis persan du petit salon, choisi pour ses fleurs entrelacées. Étendue sur les roses soyeuses, elle sent le tapis devenir jardin, refuge, sanctuaire la protégeant du réel, espace de contemplation.

La Dame de Nohant se laisse ainsi porter vers cet autre jardin, celui de l'enfance, le jardin où elle créa ce compagnon, source intarissable de son inspiration future, Corambé, à la fois nymphe et guerrier, danseuse vêtue de voiles, aède jouant de la lyre, amazone ou preux chevalier.

Elle le modela en terre glaise, l'habilla de coquillages, de plumes et de lichens, le protégea dans un berceau de verdure. Corambé son frère, son confident à qui elle écrivit un poème tout au long de sa vie, un poème éternel.

Comme Blanche, comme George, allongée sur un tapis volant, je poursuis mon errance, dans les nuages et l'écriture, là-bas...

Danièle Rousselier



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez retrouver et télécharger gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »